

rencontrions sur notre route, étaient un indice que nous étions peu éloignés de la grande ville de *Tolon-Noor*. Déjà nous apercevions, loin devant nous, reluire aux rayons du soleil la toiture dorée de deux magnifiques lamaseries, qui sont bâties au nord de la ville. Nous cheminâmes longtemps à travers des tombeaux ; car partout les hommes se trouvent environnés des débris des générations éteintes. En voyant cette population nombreuse comme enveloppée dans une vaste enceinte d'ossements et de pierres tumulaires, on eût dit la mort travaillant sans cesse au blocus des vivants. Dans cet immense cimetière, qui semble étreindre la ville, nous remarquâmes çà et là quelques petits jardins, où, à force de soins et de peines, on parvient à cultiver quelques méchants légumes : des porreaux, des épinards, des laitues dures et amères, et des choux pommés, qui, depuis quelques années venus de Russie, se sont merveilleusement acclimatés dans le nord de la Chine.

Si l'on excepte ces quelques plantes potagères, les environs de *Tolon-Noor* ne produisent absolument rien. Le sol est aride et sablonneux. Les eaux y sont extrêmement rares. Sur certains points seulement, on aperçoit quelques sources peu abondantes, et qui se dessèchent à la saison des chaleurs.

## CHAPITRE II.

Restaurant de *Tolon-Noor*. — Aspect de la ville. — Grandes fonderies de cloches et d'idoles. — Entretiens avec les Lamas de *Tolon-Noor*. — Campement. — Thé en brique. — Rencontre de la reine *Mourguevan*. — Goût des Mongols pour les pèlerinages. — Violent orage. — Guerre des Anglais contre la Chine, racontée par un chef mongol. — Topographie des huit bannières du *Tchakar*. — Troupeaux de l'empereur. — Forme et ameublement des tentes. — Mœurs et coutumes tartares. — Campement aux trois lacs. — Apparitions nocturnes. — *Samdadchiemba* raconte les aventures de sa jeunesse. — Écureuils gris de la Tartarie. — Arrivée à *Chahorté*.

NOTRE entrée dans la ville de *Tolon-Noor* fut fatigante et pleine de perplexités ; car nous ne savions nullement où aller mettre pied à terre. Nous errâmes longtemps comme dans un labyrinthe, en suivant des rues étroites, tortueuses, et où nos chameaux avaient peine à se faire jour au milieu d'un perpétuel encombrement d'hommes et de choses. Enfin nous entrâmes dans une auberge. Décharger nos chameaux, entasser notre bagage dans la petite chambre qu'on nous avait donnée, aller au marché acheter de l'herbe, la distribuer aux animaux, tout cela se fit sans prendre haleine. Le chef d'hôtellerie vint, selon l'usage, nous remettre un cadenas ; après avoir cadenassé la porte de notre chambre, nous allâmes, sans perdre de temps, dîner en ville ; car nous étions affamés. Nous ne fûmes pas longtemps à découvrir un drapeau triangulaire, flottant devant une maison : c'était un restaurant. Nous y entrâmes, et un long corridor nous conduisit dans une salle spacieuse, où étaient distribuées avec ordre et symétrie de nombreuses petites tables. Nous nous assîmes et aussitôt on vint placer une théière

devant chacun de nous ; c'est le préluce obligé de tous les repas. Il faut boire beaucoup, et boire toujours bouillant, avant de prendre la moindre chose. Pendant qu'on est ainsi occupé à se gonfler de thé, on reçoit la visite de l'*intendant de la table*. C'est ordinairement un personnage aux manières élégantes, et doué d'une prodigieuse volubilité de langue ; il connaît du reste tous les pays et les affaires de tout le monde. Il finit cependant par vous demander l'ordre du service ; à mesure qu'on énonce les plats qu'on désire, il en répète les noms en chantant, afin de l'annoncer au *gouverneur de la marmite*. On est servi avec une admirable promptitude ; mais, avant de commencer le repas, l'étiquette exige qu'on se lève et qu'on aille inviter à la ronde tous les convives qui se trouvent dans la salle. Venez, venez tous ensemble, leur crie-t-on en les conviant du geste, venez boire un petit verre de vin et manger un peu de riz. — Merci, merci, répond l'assemblée, venez plutôt vous asseoir à notre table, c'est nous qui vous invitons. — Après cette formule cérémonieuse, on a manifesté son honneur, comme on dit dans le pays, et on peut prendre son repas en homme de qualité.

Aussitôt qu'on se lève pour partir, l'*intendant de la table* paraît ; pendant qu'on traverse la salle, il chante de nouveau la nomenclature des mets qu'on a demandés, et termine en proclamant la dépense totale, d'une voix haute et intelligible. On passe ensuite au bureau, et on verse à la caisse la somme désignée. En général, les restaurateurs chinois sont aussi habiles que ceux d'Europe pour exciter la vanité des convives, et pousser à la consommation des vivres.

Deux motifs nous avaient engagés à diriger d'abord notre marche vers *Tolon-Noor*. En premier lieu, nous avions à y faire quelques achats pour compléter nos ustensiles de voyage. De plus, il nous paraissait nécessaire de nous mettre en rapport avec les Lamas du pays, et de prendre des renseignements sur les points les plus importants de la Tartarie.

Les petites provisions que nous avions à faire nous fournirent l'occasion de parcourir les divers quartiers de la ville. *Tolon-Noor* (Sept-Lacs) est appelé par les Chinois *Lama-Miao*, c'est-à-dire, Couvent-de-Lamas. Les Mantchoux la nomment *Nadan-Omo*, et les Thibétains, *Tsot-Dun*. Ces noms ne sont que la traduction de *Tolon-Noor*, et veulent dire également Sept-Lacs. Sur la carte publiée par M. Andriveau-Goujon (1), cette ville est appelée *Djo-Naiman-Soumé* en mongol, *Cent-huit-Couvents*. Nous avons inutilement cherché d'où pouvait lui venir ce nom, que personne ne lui donne dans le pays.

*Tolon-Noor* n'est pas une ville murée, c'est une vaste agglomération de maisons laides et mal distribuées. Au milieu de ses rues étroites et tortueuses, on ne voit que bourbiers et cloaques. Pendant que les piétons marchent des deux côtés, à la file les uns des autres, sur un périlleux trottoir, les charrettes, les caravanes de chameaux et de mulets se traînent péniblement dans une boue noire, puante et profonde. Il arrive assez souvent que les voitures versent ; et alors il serait difficile d'exprimer le

(1) A part quelques rares inexactitudes, la carte de l'empire chinois publiée par M. Andriveau-Goujon est excellente. Nous devons déclarer ici qu'elle nous a été d'un grand secours durant notre long voyage.

désordre et l'encombrement de ces misérables rues. Les animaux meurent étouffés dans la boue ; les marchandises périssent, ou tombent entre les mains des filous qui accourent en foule augmenter la confusion.

Malgré le peu d'agrément que présente *Tolon-Noor*, malgré la stérilité de ses environs, l'extrême froidure de l'hiver et les chaleurs étouffantes de l'été, la population de cette ville est immense, et le commerce y est prodigieux. Les marchandises russes y descendent par la route de *Kiakta* ; les Tartares y conduisent incessamment de nombreux troupeaux de bœufs, de chameaux et de chevaux ; à leur retour, ils emportent du tabac, des toiles et du thé en briques. Ce perpétuel va-et-vient d'étrangers donne à la population de *Tolon-Noor* un aspect vivant et animé. Les colporteurs courent dans les rues offrir aux passants les objets de leur petit commerce ; les marchands, du fond de leurs boutiques, appellent et agacent les acheteurs par des paroles flatteuses et courtoises ; les Lamas, aux habits éclatants de rouge et de jaune, cherchent à se faire admirer par leur adresse à conduire au galop, dans des passages difficiles, des chevaux fougueux et indomptés.

Les commerçants de la province du *Chan-Si* sont ceux qui sont en plus grand nombre dans la ville de *Tolon-Noor* ; mais il en est peu qui s'y établissent d'une manière définitive. Après quelques années, quand leur coffre-fort est suffisamment rempli, ils s'en retournent dans leur pays. Sur cette vaste place de commerce, les Chinois finissent toujours par faire fortune, et les Tartares par se ruiner. *Tolon-Noor* est comme une monstrueuse pompe pneumatique, qui réussit merveilleu-

sement à faire le vide dans les bourses mongoles.

Les magnifiques statues en fer et en airain qui sortent des grandes fonderies de *Tolon-Noor* sont renommées, non-seulement dans toute la Tartarie, mais encore dans les contrées les plus reculées du Thibet. Ses immenses ateliers envoient dans tous les pays soumis au culte de Bouddha des idoles, des cloches, et divers vases usités dans les cérémonies idolâtriques. Les petites statues sont d'une seule pièce, mais les grandes sont coulées par parties, qui sont ensuite soudées ensemble. Pendant que nous étions à *Tolon-Noor*, nous vîmes partir pour le Thibet un convoi vraiment monstrueux : c'était une seule statue de Bouddha, chargée par pièces sur quatre-vingt-quatre chameaux. Un prince du royaume de *Oudchou-Mourdchin*, allant en pèlerinage à *Lha-Ssa*, devait en faire hommage au Talè-Lama.

Nous profitâmes de notre passage à *Tolon-Noor* pour faire exécuter un Christ sur un magnifique modèle en bronze, venu de France. On l'avait si bien réussi, qu'il était assez difficile de pouvoir distinguer la copie du modèle. Ces ouvriers chinois travaillent promptement, à bon marché, mais surtout avec une étonnante complaisance ; ils sont bien loin d'avoir l'amour-propre et l'entêtement de certains artistes d'Europe. Toujours ils se conforment au goût de leurs pratiques, et font aisément le sacrifice de leurs propres idées. Ils font d'abord leur ouvrage en pâte ; si on ne le trouve pas à sa fantaisie, ils recommencent jusqu'à ce qu'on leur permette de travailler au moule.

Durant notre séjour à *Tolon-Noor*, nous eûmes souvent occasion de visiter les lamaseries, et de nous mettre

en rapport avec les prêtres idolâtres du bouddhisme. Les Lamas nous parurent peu instruits. En général, leur symbolisme n'est guère plus épuré que les croyances du vulgaire. Leur doctrine est toujours indécise et flottante au milieu d'un vaste panthéisme dont ils ne peuvent se rendre compte. Quand nous leur demandions quelque chose de net et de positif, ils étaient toujours dans un embarras extrême, et se rejetaient les uns sur les autres. Les disciples nous disaient que leurs maîtres savaient tout ; les maîtres invoquaient la toute-science des grands Lamas ; les grands Lamas eux-mêmes se regardaient comme des ignorants à côté des *saints* de certaines fameuses lamaseries. Toutefois, disciples et maîtres, grands et petits Lamas, tous s'accordaient à dire que la doctrine venait de l'Occident ; ils étaient unanimes sur ce point. Plus vous avancerez vers l'Occident, nous disaient-ils, plus la doctrine se manifestera pure et lumineuse. Quand nous leur avons fait l'exposé des vérités chrétiennes, ils ne discutaient jamais ; ils se contentaient de dire avec calme : Nous autres, nous n'avons pas là toutes les prières. Les Lamas de l'Occident vous expliqueront tout, vous rendront compte de tout ; nous avons foi aux traditions venues de l'Occident.

Au reste, ces paroles ne sont que la confirmation d'un fait qu'il est aisé de remarquer sur tous les points de la Tartarie. Il n'est pas une seule lamaserie de quelque importance, dont le grand Lama ou supérieur ne soit un homme venu du Thibet. Un Lama quelconque, qui a fait un voyage à Lha-Ssa, est assuré d'obtenir à son retour la confiance de tous les Tartares. Il est regardé comme un homme supérieur, comme un voyant aux

yeux duquel ont été dévoilés tous les mystères des vies passées et futures, au sein même de l'*éternel sanctuaire*, et dans la *terre des esprits* (1).

Après avoir mûrement réfléchi sur tous les renseignements que nous avons obtenus des Lamas, il fut décidé que nous dirigerions notre marche vers l'Occident. Le 1<sup>er</sup> octobre, nous partîmes de *Tolon-Noor* ; et ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes à traverser cette misérable ville. Nos chameaux ne pouvaient avancer à travers ces bourbiers, que par trébuchements et soubresauts. Les charges chancelaient, branlaient sans cesse ; à chaque pas, nous tremblions de voir nos pauvres bêtes de somme perdre l'équilibre, et aller rouler dans la boue. Nous étions heureux, quand nous pouvions rencontrer quelque part une place un peu sèche pour faire accroupir les chameaux, et sangler de nouveau notre bagage. Samdadchiemba enrageait ; il allait et venait sans proférer une seule parole, il se contentait de manifester son dépit en mordant ses lèvres.

Quand nous fûmes arrivés à l'extrémité de la ville, vers la partie occidentale, nous n'avions plus de cloaques à traverser ; mais nous tombions dans un autre embarras. Devant nous, point de route tracée, pas le moindre sentier ; c'était une longue et interminable chaîne de petites collines, d'un sable fin et mouvant, sur lequel nous ne pouvions avancer qu'avec beaucoup de peine et de fatigue. Au milieu de ces sablières, nous étions écrasés par une chaleur étouffante. Nos bêtes de charge étaient fumantes de sueur, et nous-mêmes nous étions

(1) Lha-Ssa (terre des esprits) est appelé en langue mongole *Monhe-Dchot* (sanctuaire éternel).

dévorés par une soif ardente ; mais c'était en vain que nous cherchions autour de nous quelques gouttes d'eau pour nous rafraîchir.

Il était déjà tard, et nous commençons à craindre de ne pouvoir rencontrer un endroit propice pour dresser notre tente. Le terrain se raffermir pourtant peu à peu, et nous pûmes découvrir enfin quelques traces de végétation. Bientôt les sables diminuèrent, et le sol devint de plus en plus beau et verdoyant. Nous aperçûmes sur notre gauche, et non loin de nous, l'ouverture d'une gorge. M. Gabet pressa sa chamelle, et courut au galop examiner ce poste. Il reparut bientôt sur le sommet d'une colline, il poussa un grand cri, et nous fit signe de la main. Nous nous dirigeâmes vers lui ; car la Providence lui avait fait rencontrer un assez bon gîte. Un petit étang dont les eaux étaient à moitié cachées par des joncs épais et des plantes marécageuses, quelques broussailles disséminées çà et là sur les coteaux, c'était tout ce qu'il nous fallait. Altérés, affamés, fatigués comme nous l'étions, nous ne pouvions ambitionner rien de mieux.

A peine les chameaux furent-ils accroupis, que chacun de nous, spontanément et sans délibérer, n'eut rien de plus pressé que de prendre sa petite écuelle de bois, et d'aller puiser quelques gorgées d'eau entre les joncs du marais ; l'eau était assez fraîche, mais elle saisissait violemment le nez par une forte odeur hydrosulfurique. Je me ressouvins d'en avoir bu de semblable aux Pyrénées, dans la bonne ville d'Ax, et d'en avoir vu vendre dans les pharmacies de France : cette eau se vendrait au moins quinze sous la bouteille, tant elle était puante et nauséabonde.

Après nous être suffisamment désaltérés, les forces revinrent petit à petit. Nous pûmes alors dresser la tente, et nous mettre avec énergie chacun à notre ouvrage. M. Gabet alla faire quelques petits fagots parmi les charnelles ; Samdadchiemba ramassait des argols dans le pan de sa robe, et M. Huc, assis à l'entrée de la tente, essayait de s'initier à l'art culinaire, en vidant une poule dont Arsalan convoitait les entrailles d'un œil avide et attentif. Nous voulions au moins une fois, à travers les déserts, nous donner le luxe d'un petit festin ; nous voulions, par patriotisme, régaler notre *Dchiahour* d'un mets conditionné d'après les règles du *Cuisinier français*. La volaille fut donc artistement dépecée et plongée au fond de notre grande chaudière. Quelques racines de sinapis confites dans de l'eau salée, des oignons, une gousse d'ail et un piment rouge complétèrent l'assaisonnement. Bientôt le tout fut mis sans peine en ébullition ; car ce jour-là nous étions riches en combustible. Samdadchiemba, après avoir plongé sa main dans la marmite, en retira un fragment de volaille dont il fit l'inspection : il annonça aux convives que l'heure était venue : alors la marmite fut aussitôt retirée de dessus le trépied, et placée sur le gazon. Nous nous assîmes tout auprès, de manière à pouvoir la toucher de nos genoux, et chacun des convives, armé de deux bâtonnets, s'efforça de saisir les morceaux qui flottaient à la surface d'un abondant liquide.

Quand le repas fut achevé, et après avoir remercié le bon Dieu du festin qu'il nous avait servi dans le désert, Samdadchiemba alla rincer le chaudron sur les bords de l'étang. Bientôt, pour compléter la fête, nous fîmes

bouillir le thé mongol. Le thé dont usent les Tartares mongols n'est pas préparé de la même manière que celui qui est consommé par les Chinois. Ces derniers, comme on sait, se servent, en général, des feuilles les plus petites et les plus tendres, qu'ils font simplement infuser dans l'eau bouillante, de manière à lui donner une teinte dorée. Les feuilles grossières, auxquelles se trouvent mêlées les branches les plus déliées, sont pressées et coagulées ensemble dans un moule, où elles prennent la forme et l'épaisseur des briques qui sont en usage dans la maçonnerie. Ainsi préparé, on le livre au commerce sous le nom de Thé tartare, parce qu'il est presque exclusivement employé par ce peuple, si l'on en excepte toutefois les Russes, qui en font une grande consommation. Quand les Tartares veulent faire le thé, ils cassent un morceau de leur brique, le pulvérisent, et le font bouillir dans leur marmite, jusqu'à ce que l'eau devienne rougeâtre. Ils y jettent alors une poignée de sel, et l'ébullition recommence. Dès que le liquide est presque noir, on ajoute plein une écuelle de lait, puis on décante dans une grande urne cette boisson qui fait les délices des Tartares. Samdadchiemba en était enthousiaste ; pour nous, nous en buvions par nécessité, et faute de mieux.

Le lendemain, après avoir roulé notre tente, nous nous éloignâmes de cet asile où nous avions demeuré quelques heures. Nous le quittâmes sans regret, parce que nous l'avions choisi et occupé sans affection. Cependant, avant d'abandonner cette terre hospitalière, sur laquelle nous avions dormi une nuit de notre vie, nous voulûmes y laisser un souvenir, un ex-voto de reconnaissance : nous plantâmes une petite croix de bois à

l'endroit où avait été notre foyer de la veille, et cette règle fut dans la suite suivie dans tous nos autres campements. Des Missionnaires pouvaient-ils laisser une autre trace de leur rapide passage à travers le désert ?

Nous avons fait tout au plus une heure de chemin, lorsque nous entendîmes derrière nous comme le piétinement de nombreux chevaux, et le bruit confus et indéterminé de plusieurs voix. Nous tournâmes la tête, et nous aperçûmes dans le lointain une nombreuse caravane, qui s'avançait vers nous, à pas rapides. Bientôt nous fûmes atteints par trois cavaliers, et l'un d'eux, qu'à son costume nous reconnûmes pour un Mandarin tartare, s'écria d'une voix étourdissante : « Seigneurs Lamas, votre patrie où est-elle ? — Nous sommes du ciel d'occident. — Sur quelle contrée avez-vous fait passer votre ombre bienfaitrice ? — Nous venons de la ville de *Tolon-Noor*. — La paix a-t-elle accompagné votre route ? — Jusqu'ici nous avons chevauché avec bonheur..... Et vous autres, êtes-vous en paix ; quelle est votre patrie ? — Nous sommes *Khalkhas*, du royaume de *Mourguevan*. — Les pluies ont-elles été abondantes ? vos troupeaux sont-ils en prospérité ? — Tout est en paix dans nos pâturages. — Où se dirige votre caravane ? — Nous allons courber nos fronts devant les *Cinq-Tours*... » Pendant cette conversation brusque et rapide, le reste de la troupe arriva. Nous étions tout près d'un ruisseau dont le rivage était bordé de broussailles. Le chef de la caravane donna ordre de faire halte ; et aussitôt les chameaux, arrivant à la file, décrivirent une grande circonférence, au centre de laquelle vint se

placer un char à quatre roues. *Sok, sok*, s'écrièrent les chameliers ! et les chameaux, obéissant à cet ordre, s'accroupirent spontanément, comme frappés d'un même coup. Pendant que des tentes nombreuses s'élevaient comme par enchantement sur les bords du ruisseau, deux Mandarins décorés du globule bleu s'approchèrent de la voiture, en ouvrirent la portière, et aussitôt nous vîmes descendre une femme tartare, revêtue d'une longue robe de soie verte. C'était une reine du pays des Khalkhas, qui se rendait en pèlerinage à la fameuse lamaserie des Cinq-Tours, dans la province du *Chan-Si*. Aussitôt qu'elle nous aperçut, elle nous salua, en élevant ses deux mains. « Seigneurs Lamas, nous dit-elle, nous allons camper ici, cet endroit est-il heureux ? — Royale pèlerine de Mourguevan, lui répondîmes-nous, tu peux allumer en paix ton foyer en ce lieu. Pour nous, nous allons continuer notre route ; car le soleil était déjà haut quand nous avons plié la tente. » A ces mots, nous primes congé de la nombreuse caravane des Tartares de Mourguevan.

Cependant mille pensées préoccupaient notre esprit, en voyant cette reine et sa nombreuse suite, poursuivant ainsi dans le désert leur lointain pèlerinage. Les dépenses ne les arrêtaient pas plus que les dangers, les fatigues et les privations du voyage. C'est que ces bons Mongols ont l'âme essentiellement religieuse ; la vie future les occupe sans cesse, les choses d'ici-bas ne sont rien à leurs yeux ; aussi vivent-ils dans ce monde comme n'y vivant pas. Ils ne cultivent pas la terre, ils ne bâtissent pas de maisons ; ils se regardent partout comme des étrangers qui ne font que passer ; et ce vif sentiment,

dont ils sont profondément pénétrés, se traduit toujours par de longs voyages.

C'est une chose bien digne d'attention, que ce goût des pèlerinages, qui, dans tous les temps, s'est emparé des peuples religieux. Le culte du vrai Dieu conduisait les Juifs, plusieurs fois par an, au temple de Jérusalem. Dans l'antiquité, les hommes qui se donnaient quelque souci des croyances religieuses, s'en allaient en Égypte se faire initier aux mystères, et demander des leçons de sagesse aux prêtres d'Osiris. C'est aux voyageurs que le sphinx mystérieux du mont Phicéus proposait la profonde énigme dont OEdipe trouva la solution. Au moyen âge, l'esprit de pèlerinage était dominant en Europe, et les chrétiens de cette époque étaient pleins de ferveur pour ce genre de dévotion. Les Turcs, quand ils étaient encore croyants, se rendaient à la Mecque par grandes caravanes ; et de nos jours enfin, dans l'Asie centrale, on rencontre sans cesse de nombreux pèlerins qui vont et viennent, toujours poussés, toujours mus par un sentiment profond et sincère de religion. Il est à remarquer que les pèlerinages ont diminué en Europe, à mesure que la foi s'est faite rationaliste, et qu'on s'est mis à discuter la vérité religieuse. Au contraire, plus la foi a été vive et simple parmi les peuples, plus aussi les pèlerinages ont été en vigueur. C'est que la vivacité et la simplicité de la foi donnent un sentiment plus profond et plus énergique de la condition de l'homme voyageur sur la terre, et alors il est naturel que ce sentiment se manifeste par de saints voyages. Au reste, l'Église catholique, qui conserve dans son sein toutes les vérités, a introduit dans la liturgie les processions, comme un

souvenir des pèlerinages, et pour rappeler aux hommes que cette terre est comme un désert, où nous commençons tous en naissant le sérieux voyage de l'éternité.

Nous avons laissé, loin derrière nous, les pèlerins de *Mourguevan*; et déjà nous commencions à regretter de n'avoir pas campé avec eux, sur les bords du joli ruisseau et parmi les gras pâturages où ils avaient dressé leur tente. Des sentiments de crainte s'élevaient insensiblement dans nos cœurs, à mesure que nous apercevions de gros nuages noirs monter de l'horizon, s'étendre et obscurcir le ciel. Nous cherchions avec anxiété, de tous côtés, un endroit où nous pussions faire halte; mais nulle part, nous ne rencontrions de l'eau. Pendant que nous étions dans cette perplexité, quelques grosses gouttes vinrent nous avertir que nous n'avions pas de temps à perdre. Campons vite, campons vite, s'écria Samdadchiemba avec impétuosité... A quoi bon nous amuser à chercher de l'eau? campons avant que le ciel ne tombe. — Tu parles à merveille; mais où abreuver les animaux? A toi seul tu bois chaque soir un chaudron de thé; où iras-tu prendre de l'eau? De l'eau? Mes pères, tout à l'heure il va en tomber plus qu'il ne nous en faut. Campons vite, n'ayez pas peur. — Certainement aujourd'hui personne ne mourra de soif; nous ferons promptement des creux, et nous boirons l'eau de pluie. — Non, non, reprit Samdadchiemba, pas besoin de faire des creux. Voyez-vous là-bas ce berger? voyez-vous ce troupeau? à coup sûr il y a de l'eau là-bas. Nous aperçûmes, en effet, dans un vallon, un homme qui poussait devant lui un grand troupeau de moutons. Nous quitâmes aussitôt notre route, et nous nous dirigeâmes de

ce côté à pas précipités. La pluie, qui commença à tomber par torrents, vint encore redoubler la célérité de notre marche. Pour surcroît d'infortune, la charge d'un de nos chameaux chavira, et passa d'entre ses bosses au-dessous du ventre; nous fûmes obligés de faire accroupir le chameau, et de rajuster les bagages sur son dos. Nos habits étaient ruisselants, lorsque nous arrivâmes à un petit lac dont l'eau était troublée et grossie par la pluie. Il n'y eut pas besoin de délibérer ce soir-là sur l'endroit où nous devons dresser la tente, car nous n'avions pas à choisir: la terre était partout imbibée à une grande profondeur.

La violence de la pluie avait beaucoup diminué; mais la force du vent était devenue plus intense. Nous eûmes une peine horrible pour dérouler notre misérable tente, devenue semblable à un paquet de linge qu'on retirerait d'un cuvier de lessive. Les difficultés augmentèrent encore, quand nous voulûmes essayer de la tendre; et sans le secours de la force extraordinaire dont était doué Samdadchiemba, nous n'y serions jamais parvenus. Enfin nous eûmes un abri contre le vent et une petite pluie glaciale qui ne cessait de tomber. Aussitôt que le logement fut disposé, Samdadchiemba nous adressa ces consolantes paroles: Mes pères spirituels, je vous ai prédit qu'aujourd'hui nous ne mourrions pas de soif...; mais mourir de faim, je n'en répons pas. — C'est qu'en effet nous étions dans l'impossibilité de pouvoir faire du feu. Dans cet endroit on n'apercevait pas une branche, pas une racine. Aller à la recherche des argols, c'était peine perdue; la pluie avait réduit en bouillie cet unique chauffage du désert.